

YVES MABIN CHENNEVIÈRE

Portrait de l'écrivain en déchet - Prix Jean Bernard 2013

Séance solennelle de l'Académie nationale de médecine
du 17 décembre 2013.

Cette année et pour sa onzième année, le prix Jean Bernard est décerné à Yves Mabin Chennevière, qui publie, au Seuil, *Portrait de l'écrivain en déchet*.

Comme Willem de Kooning transformant une image délabrée de femme en un « nu » et Jean Dubuffet s'inspirant d'un même modèle pour « Les corps de dames » ou du sol pour en faire un paysage, Yves Mabin Chennevière part d'un déchet et ce déchet, n'est rien d'autre que son propre corps, déformé, après un accident vasculaire cérébral, par une hémiparésie gauche.

Pendant trois ans, Monsieur, par votre écriture, vos lectures, votre attention aux sons, aux bruits de la ville dès le matin au lever, aux voix de vos proches, à la musique et aussi par votre foi, vous avez métamorphosé ce déchet, non pas en *une autopsie du lent*, ni même en *récit*, comme vous sous-titrez votre livre, mais en une véritable œuvre littéraire.

Le récit de *l'accident, fin 2006*, n'apparaît pudiquement qu'au cinquième chapitre, mais vous avez conservé toute votre mémoire de fonctionnaire et d'écrivain. Chargé de mission aux Ministère des Affaires Etrangères pendant trente-neuf ans, vous avez servi au service culturel en Turquie puis à Londres. Très impliqué dans la représentation des créateurs français, vous connaîtrez Matta, Hélon, Sam Szafran, Olivier Debré, Boltanski, Laveran que vous enverrez en mission à l'étranger.

Ecrivain, vous avez, depuis 1974, publié quinze livres de poésie, dix œuvres de fiction et deviendrez l'ami de Roger Caillois, Claude Simon, Ismail Kadaré, surtout Gilles Deleuze, Julien Gracq et bien d'autres...

Pour vous suivre dans votre autoportrait d'handicapé, il ne faut jamais oublier que vous avez «*toujours (...) préféré savoir qu'ignorer. Savoir de quoi on parle quand on me dit que je suis malade*». Vous garderez, comme un chartiste, et même publierez, dans votre livre, les comptes-rendus médicaux, les détails des traitements, les notices qui accompagnent les médicaments. On vous voit, une première nuit aux urgences, et vous rentrez chez vous, après un scanner. Survient, le lendemain, la paralysie du corps gauche, la double identité d'un hémicorps mort et d'un hémicorps sain, enfin, l'hospitalisation dans le service de Marie-Germaine Bousser, à Lariboisière. Vous lui rendez hommage ainsi qu'à Christian Cabrol et Didier Sicard.

Puis, c'est le vrai début du livre, la *douleur* rentre en scène. «*Souffrir en connaissance de cause. L'expérience de la douleur ne s'imagine pas, elle se vit. Alors elle peut être décrite. Mimétique, capricieuse, imprévisible, la souffrance est comme la vie. Avant même de faire mal, elle inquiète, effraie, angoisse. Sa perversité est de laminer sans l'annuler la volonté de vivre. Elle suscite le désir de mourir sans l'assouvir. Elle ne dit jamais ce qu'elle pense. (...) Sa force est d'être toujours active et de n'avoir besoin ni d'être aimée, ni d'être haïe (...). Combattue, vaincue, elle renaît toujours (...). Mon corps souffre à chaque instant, à des degrés divers.*»

Pourquoi vivre encore ? (...) Pas un mois où je n'imagine un mode d'autodestruction. Cet exercice d'autodestruction me protège du passage à l'acte. »

A la douleur s'associe l'handicap, et lentement, très lentement l'handicap se corrige, ou plutôt le patient s'y adapte, tente de s'y adapter. Aux Invalides, puis chez lui, nous assistons à cette reprise, toujours lente des mouvements, ces progrès liés à la rééducation, sans cesse ralentie par la douleur. Un mois à Dinard chez son fils, deux ans sans quitter son fauteuil, puis une canne et enfin le fauteuil peut être rangé, mais le lever, chaque matin, reste toujours aussi douloureux. « *Chat blessé, tenu en cage, mon corps tourne en rond, souffre en rond, colle au tourbillon discontinu, anémié, qui le détient.* »

Le rythme, le déroulement de la vie quotidienne se sont ralentis. « *J'utilise mon énergie à défaire ce que j'avais fait avant. (...) Mon temps, lui aussi, est hémiparalysé.* » Et l'auteur en vient à faire l'éloge de la lenteur : « *On n'a jamais autant vanté la lenteur. Correctrice de la vitesse généralisée dont les mondes de la technologie, du travail, des affaires, des loisirs se repaissent ; elle devient un concept à la mode, une coquetterie qui me ferait rire tristement si elle n'était un leurre.*

Parfois surviennent, une impossibilité de se lever, des malaises, et succède alors aux malaises la mélancolie (...). « *La mélancolie a la maîtrise de mes restes. Fidèle vigile, un œil toujours ouvert, elle surveille. Je me moque d'elle, la maltraite, la trouve ridicule : elle reste impassible, indifférente aux injures, et pour m'en donner la preuve elle aussi boîtie.* »

Dans ce brouillard, physique et psychologique, quelques lumières.

La première, c'est l'écriture : « *Le besoin d'écrire est revenu lentement, comme étaient devenus lents tous mes gestes. Avec une fébrilité maladroite, j'ai simultanément commencé un roman et un long poème. Pourquoi cette lubie, (...) Compensation de l'impossibilité d'agir ?*

A ma réadaptation physique, correspond la réadaptation de ma pensée. (...) j'écris comme je marche. (...) Avant mon accident, j'aimais écrire des phrases longues, construites comme un long déplacement avec obstacles. (...) Désormais, mes phrases ont le rythme variable de ma marche : certains jours où la température est douce, le trottoir peu fréquenté (...) je peux marcher sans heurts, composer une errance musicale segmentée, avec des variations ponctuelles. S'il fait froid, s'il pleut, ma marche est heurtée, mon pied bute contre les dalles du trottoir (...) mes pas sont saccadés, inégaux, hésitants. Je tangue sur ma peur de tomber. J'écris avec cette peur. »

Deuxième planche de salut, la lecture, « *Ecrire, lire. Mes choix de relecture désormais se portent vers des écrivains qui ont eu une expérience de la souffrance : Pascal (migraineux), Baudelaire (hémiparalysé), Dostoïevski, Flaubert, Byron (épileptiques), Nerval (déprimé), Nietzsche, Proust (pulmonaires), Verlaine, Faulkner (alcooliques)... tant d'autres. La découverte d'un écrivain inconnu, méconnu, oublié, vivant ou mort est toujours source d'une joie que je m'empresse de partager. (...)*

Lire à haute voix les titres de ma bibliothèque a sur moi le même effet protecteur qu'écrire les prénoms des personnes que j'aime (...). Malgré tout ce qui est mort ou meurt en moi, je survis pour écrire encore quelques pages, lire quelques livres, écouter quelques musiciens, entendre quelques personnes que j'aime, dont ma petite-fille. »

Troisième acteur de cette résurrection, les sons, peut-être mieux perçus depuis l'hémiplégie. Et Yves Mabin Chennevière insiste : « *Ma petite-fille - à nouveau, mon interlocutrice préférée, elle s'impose comme une obsession douce - avec qui je vis une expérience plus forte qu'une passion amoureuse : l'adoration qui sacralise le corps aimé. (...). Elle est un fragment du monde.*

Il y a aussi, la voix de sa fille au téléphone, toujours très attentive pour aider, organiser, et surtout les voix de ses deux familiers dans le monde des lettres : Gilles Deleuze et Julien Gracq ; la voix, presque tendre de Gilles Deleuze, qui dissimulait son essoufflement, avant de se suicider, et celle parfaitement maîtrisée de Julien Gracq, qui savait cacher ses malaises. Il y avait aussi, témoins du réveil de la ville, les bruits de la rue, le matin et l'après-midi, ou le soir, il écoutait avec ferveur, un choix très sélectif de musique classique, Bach « antidote absolu de tous les maux » et comme pour les livres, la préférence va aux compositeurs dont la maladie a influencé l'œuvre. Mozart reste sa mauvaise conscience, car il l'ennuie un peu et il ne peut tolérer la bonne santé provocante de Richard Strauss.

Quatrième ligne de front : les rêves : « *Comme mes jours, mes nuits ne sont plus ce qu'elles étaient avant (...) Désormais, elles ne sont plus que des voyages inquiets, dont je ne suis que l'unique voyageur, impatient de les voir finir.* » Mais vous en gardez le souvenir et au réveil vous pouvez les décrire. Ils commencent toujours par des faits réels, puis survient une dérive. Témoin, ce rêve de la visite d'une exposition de l'œuvre de Jean Hélion, âgé, devenu aveugle, mais gardant toute sa mémoire, inaugurée au Danemark, par la reine Margrethe II, au bras du peintre, qui, devant chaque tableau, qu'il ne pouvait plus voir, les commentait avec beaucoup de précision. Dérive du rêve : à la fin de la visite, pour mieux s'exprimer « *Hélion leva la main droite vers le visage de la souveraine, et du bout des doigts, comme s'il lisait un texte en braille, lui effleura les cheveux, les joues, les lèvres, le menton, le cou et, sans qu'elle s'y opposât, lui caressa les seins. Très ému, Jean Hélion avait ses yeux pleins de larmes. Je pleurais aussi et constatais que j'étais devenu aveugle. Pris de panique, je me réveillai.* » Ainsi, par vos rêves, vous avez sublimé vos insomnies.

Par la musique, vos dialogues, vos lectures, votre écriture, vous avez vaincu vos douleurs, votre handicap, votre morosité.

Vous placez ainsi votre livre sous le signe de l'œuvre ultime, deux mots trouvés par Chateaubriand quand il voit les quatre derniers tableaux, signés de Poussin *les quatre saisons* où le peintre avait su dominer ce terrible *tremblement du temps*. Vous avez retrouvé Le Titien peignant, au milieu de la peste, *La Piéta de Venise* ; Matisse, le ventre ouvert, de 1941 à 1953, corrigeant les papiers découpés de Jazz, créant *la Chapelle de Vence*, *La Décoration aux deux masques* et Picasso, peignant à Mougins *les Mousquetaires* et son *Autoportrait*, sous forme d'une tête de mort.

Mais ATTENTION : L'œuvre ultime se conjugue au pluriel.

Après *Le Portrait d'un écrivain en déchet*, vous vous devez, vous nous devez, de terminer votre long poème, sur le mode d'*Ulysse*, votre dictionnaire des termes médicaux, et surtout l'écriture de vos conversations avec vos amis peintres et écrivains.

Au nom des dix membres du jury du prix Jean Bernard 2013, je vous remets la médaille de l'Académie.

Jacques-Louis Binet

Jury composé de :

Geneviève Barrier
Antoinette Bernard,
Laurence Camous,
Élodie Courtejoie,
Jean-Louis Michaux,
Yannick Poirier,
Yves Pouliquen,
Joelle de Roux,
Jean-Daniel Sraer et votre serviteur.